



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

***Dictionnaire biographique des diplomates et consuls en Chine, 1918-1953* / Nicole Bensacq-Tixier  
éd. Presses universitaires de Rennes, 2013  
cote : 59.884**

***La France en Chine, de Sun Yat-sen à Mao Zedong, 1918-1953* / Nicole Bensacq-Tixier  
éd. Presses universitaires de Rennes, 2014  
cote : 59.843**

Ces deux gros volumes se complètent l'un l'autre. Ils sont fondés essentiellement sur le dépouillement des archives du Quai d'Orsay : annuaires diplomatiques, dossiers du personnel, archives des postes, correspondance politique ainsi que, pour la période de la Seconde Guerre mondiale, les archives du gouvernement de Vichy et les archives du ministère de la Défense. A ces sources s'ajoutent les papiers personnels de certains diplomates, en particulier les mémoires inédits de Roland de Margerie : « Tous mes adieux sont faits » et quelques témoignages, non point des anciens agents diplomatiques eux-mêmes, pour la plupart aujourd'hui disparus, mais de membres de leur famille.

Ces ouvrages font suite à deux ouvrages analogues portant sur la période 1840 à 1912 : c'est ainsi tout un siècle de présence diplomatique française en Chine qui est couverte par l'ensemble de ces études.<sup>[2]</sup>

Le dictionnaire comporte 190 notices biographiques, chacune d'elle retraçant rapidement les origines sociales et la formation des agents diplomatiques et, de façon plus détaillée, les diverses étapes de leur carrière en Chine et hors de Chine. On sait que la politique du Quai d'Orsay, opposée en cela à celle du Foreign Office, ne favorisait en général pas le maintien des consuls et diplomates dans le même poste au-delà de quelques années, si bien que leur affectation en Chine n'était pour beaucoup qu'un épisode. La Seconde Guerre mondiale, en interrompant les communications avec la métropole, fixa cependant sur place un certain nombre d'entre eux.

Dans la Chine livrée aux révolutions, aux guerres civiles et à l'invasion étrangère des années 1918-1953 la reconstitution des carrières de ces agents n'était pas tâche facile : postes



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une œuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).

<sup>[2]</sup> Nicole Bensacq-Tixier, *Dictionnaire du corps diplomatique et consulaire français en Chine (1840-1911)*, Paris, Les Indes savantes, 2003; et du même auteur, *Histoire du corps diplomatique et consulaire français en Chine, 1840-1912*, Paris, Les Indes savantes, 2008.



## *Académie des sciences d'outre-mer*

créés ou supprimés, agent titulaire d'un poste assurant la gérance d'un autre poste, et c. On ne peut donc qu'admirer la patience et la précision avec lesquelles l'auteur a rassemblé des informations éparses et prêtant souvent à confusion. Ce dictionnaire représente surtout un outil de travail. Les biographies ne concernent, à quelques exceptions près, que des personnalités au destin assez obscur et ne se prête guère à une lecture continue.

En revanche le formatage bureaucratique des carrières, ainsi que le caractère systématique de l'enquête, créent un véritable corpus qui semblerait appeler une étude prosopographique (combinant statistiques et biographies), permettant de dégager les aspects caractéristiques du groupe professionnel concerné. A simplement parcourir ces notices biographiques, on ne peut en effet s'empêcher de remarquer que la plupart des consuls et diplomates viennent de familles aristocratiques ou de bonne bourgeoisie, qu'un certain nombre d'entre eux ont été précédés dans la carrière diplomatique par des parents- pères, oncles, cousins -, qu'ils ont reçu une formation de généralistes : droit, science politique, et qu'en dehors de quelques interprètes on trouve très peu de sinophones et encore moins de sinologues parmi eux. On ne peut également qu'être frappé par leur manque de moyens et leurs difficultés matérielles. L'éloignement de la Chine, la confusion qui règne dans le pays et le rôle déclinant qu'y joue la France désignent ce pays comme une priorité secondaire pour le Quai d'Orsay et une destination de second choix pour ses représentants. Roland de Margerie, nommé consul général de Shanghai en 1940, considère cette affectation comme un « exil ». Par son recrutement et ses pratiques ce corps constitue une véritable caste, hostile aux « métis » et aux « métèques », qui peinent à y faire carrière : il faudra à Emile Naggiar , le « Levantin », sa brillante intelligence et ses exceptionnels talents de négociateur, ainsi que l'appui constant du Département, pour s'imposer et parvenir au rang d'ambassadeur. D'autres, comme Médard, né de mère chinoise, auront moins de chance. Une caste donc, soucieuse d'apparences et de représentation et traversée de violentes haines personnelles.

L'auteur esquisse ce genre d'analyse dans son autre volume, *La France en Chine* (pp. 221-222), mais ne s'y attarde guère. Son ambition, si l'on se fie au titre du volume, semble plus vaste, mais en réalité l'histoire de la présence déclinante de la France en Chine et de la faillite finale de sa diplomatie se ramène essentiellement à celle de la vie quotidienne des agents piégés dans des événements sur lesquels ils n'ont aucune prise et auxquels ils doivent adapter leur conduite et leur mission : guerres civiles, invasion japonaise, division entre la Chine libre de Chiang Kai-shek et le régime collaborateur de Wang Jingwei à Nankin, arrivée au pouvoir des communistes. Dépourvus de toute liberté de manœuvre, les représentants de la France pratiquent une diplomatie faite de compromis, de ruses, d'astuces juridiques et de double jeu. Il vrai que dans les années 1930 et surtout 1940 la Chine est passée au second plan des préoccupations de la France : l'objectif primordial de sa diplomatie en Asie orientale est, comme le remarque à juste titre l'auteur, de maintenir l'Indochine sous domination coloniale.

Le récit historique se laisse porter par la chronologie et s'appuie sur la même documentation que celle utilisée pour les notices biographiques. Les informations fournies par les archives du Quai d'Orsay ne sont guère recoupées par d'autres sources, ni confrontées à des études générales, comme en témoigne la bibliographie assez sommaire qui se limite exclusivement à des ouvrages en langue française (souvent assez anciens et dépassés) et



## *Académie des sciences d'outre-mer*

ignore l'apport capital de l'historiographie chinoise ou américaine. En bref, il s'agit là d'une histoire interne.

De l'histoire interne l'ouvrage présente les avantages. L'auteur a pu profiter de dérogations et avoir accès à des dossiers non encore communicables, ce qui enrichit singulièrement son récit pour la période si complexe et controversée des années 1940-1945. Mais les inconvénients de l'histoire interne se font aussi sentir, en particulier un certain manque de recul. L'auteur se laisse aller à adopter la même prudence dans l'expression, les mêmes points de vue, les mêmes préoccupations que ceux des agents diplomatiques. Elle compatit avec Roland de Margerie au caractère « monotone » de la vie et à l'absence de manifestations mondaines dans la Shanghai soumise à l'occupation japonaise (p. 497), alors que la population chinoise vit dans la misère et la terreur, que les résidents britanniques connaissent les duretés des camps d'internement et que les Juifs s'entassent dans le ghetto . Elle rend Emile Naggiar en grande partie responsable de la dégradation de la situation dans la Concession française livrée aux barons chinois de la drogue, alors que le consul fut assez intelligent (ou bien informé) pour prévoir avant tout le monde le retournement de Chiang Kai-shek et son abandon de l'alliance communiste et assez habile pour négocier avec la mafia de la Bande verte la sécurité de la concession en mars-avril 1927, tout en parvenant à contenir dans une certaine mesure la dérive mafieuse à laquelle se laissera aller par la suite son successeur Edgar Koechlin. L'analyse de la politique menée de 1938 à 1944 par l'ambassadeur Henry Cosme est ambivalente : il arrive à Nicole Bensacq-Tixier de traiter Cosme de « valet des Japonais », tout en indiquant que l'homme, manquant d'envergure, c'est " sans doute bien malgré lui " qu'il a été entraîné à tant de compromissions. L'auteur semble ici aussi hésitante que le ministère : Cosme, révoqué en 1945, fut réhabilité en 1953.

Ayant à traiter d'une époque traversée par de violentes dissensions internes, pendant laquelle chacun était appelé à prendre ses responsabilités en conscience, l'auteur se prononce pour une espèce d'absolution générale. « Du plus humble au plus haut responsable, chacun en toute conscience a accompli le devoir que lui imposaient les gouvernants et la politique de leur temps » (p. 15).

Si ce quitus accordé à tous les agents diplomatiques de Chine (sauf Cosme, temporairement) répondait à la volonté du gouvernement d'opérer une nécessaire réconciliation nationale après la guerre, il correspond moins à l'impératif du doute et de l'esprit critique devant guider une historienne, cinquante ans plus tard, dans la recherche de la vérité.

Si l'on accepte les limitations de l'histoire interne et qu'on ne s'attarde pas aux chapitres ou aux paragraphes décrivant un contexte général - chinois, indochinois, français et international - bien trop complexe pour qu'on puisse le résumer sans tomber dans la confusion, l'ouvrage présente un intérêt certain. Ce qui fait sa valeur c'est la chronique locale, détaillée, appuyée sur les rapports des divers postes diplomatiques. Bien que dans ces rapports l'attention se porte souvent sur les problèmes personnels ou matériels, la Chine n'en est pas absente. Et les relations des agents avec les autorités locales sont révélatrices des réalités du terrain, particulièrement en ce qui concerne les postes éloignés: de Mandchourie, du grand



## *Académie des sciences d'outre-mer*

Ouest, du Yunnan et de la frontière indochinoise, où le rôle des personnalités s'affirme à l'écart de la grande politique.

Parmi les pages les plus éclairantes, on peut citer celles consacrées aux intrigues qui se nouent pendant les années 1943-1945 à Chongqing, capitale de la Chine libre, entre Français gaullistes, giraudistes, vichystes, autorités chinoises, services de renseignements américains, émissaires d'Indochine. L'auteure est ici bien servie par son approche personnalisée de la réalité historique. Car cet emballement de complots, d'alliances, de trahisons, qui semble échapper à toute gestion rationnelle d'intérêts généraux, risque bien par moments de ne pouvoir être appréhendé qu'à travers les choix, les décisions, les peurs, les ambitions, les amitiés et inimitiés d'individus devant agir dans l'urgence, le plus souvent sans directives et loin des centres de pouvoir.

Qu'il s'agisse du dictionnaire biographique ou des chroniques présentées dans le volume qui l'accompagne, nous ne pouvons qu'être reconnaissants à Nicole Bensacq-Tixier de l'énorme et soigneux travail de dépouillement des archives qu'elle a poursuivi et des éclairages nouveaux – bien que partiels – que ce travail jette sur une des périodes les plus mal connues et les plus sombres de notre histoire diplomatique.

**Marie-Claire Bergère**